19.

17° 84
FRC 4698

Case
FRC
15161

UNITÉ, ÉGALITÉ,
LIBERTÉ.

RÉFLEXIONS

PRÉSENTÉES

A LA SOCIÉTÉ POPULAIRE RÉGÉNÉRÉE DE LILLE,

Par D. BOURDON, Commissaire des guerres.

Lille, le 23 Frimaire, l'an second de la République Françoise.

LEs circonstances changent; l'erreur disparoît; l'homme se montre à découvert; la Société populaire de Lille se régénère; le masque tombe.

Depuis long-tems la Société de Lille n'offroit aux yeux des Patriotes consternés qu'un Club, qui, composé d'un petit nombre de

THE NEWBERRY
LIBRARY

personnes liées par le même intérêt & visant au même but, écartoient au loin tout ce qui pouvoit leur porter ombrage.

Cette Société, composée soi-disant des Sans-culottes de Lille, renfermoit à peine une douzaine de ses Habitans, qui, tantôt menacés, tantôt encouragés, se laissoient entraîner à la rapidité du torrent, & servoient ainsi une faction scélérate sans s'en appercevoir.

L'ancienne Société qui avoit vu le bombardement de Lille fut dispersée, ses Membres chassés avec ignominie & désignés à l'opinion d'un Peuple bon, mais égaré, comme des scélérats & des perturbateurs.

Le Peuple entier de Lille, vivant sous les lois de la raison & de la philosophie, avoit besoin de repos. Il venoit de prouver son amour à la République, non par des mots, par des déclamations astucieuses, mais par sa courageuse résistance pendant un siége long & pénible, par les sorties nombreuses qu'il avoit faites contre les satellites des despotes, du sang desquels il engraissa nos campagnes. Il s'endormit donc à l'ombre des lauriers qu'il venoit de cueillir, croyant n'avoir plus d'ennemis à combattre;... funeste sommeil, cruelle léthargie!

L'aristocratie en fureur, chassée de toute

la France, cherchoit un asyle où elle pût déposer ses poisons, par-tout elle fut repoussée ; le Peuple dormoit à Lille, & cette occasion lui parut favorable pour essayer d'y relever son trône abbatu : elle marchoit suivie de ses torches incendiaires & de ses lâches ministres; & pour asservir Lille, elle en choisit un *qui, né avec de l'esprit & des talens, pouvant être utile à la Révolution, & prétendant lui avoir rendu de grands services, devoit être utile à ses vues.*

Il fit son entrée dans Lille pendant que ce bon Peuple sommeilloit ; il le couvrit des chaînes les plus lourdes, répandit des Emissaires dans toute la Ville, qui publièrent partout qu'il étoit un Patriote, un Révolutionnaire. Il fit planter une guillotine publiquement, annonça en mots couverts que tous ceux qui ne seroient pas de son avis, ne pouvoient être que des Contre-révolutionnaires ; &, mettant dans la bouche de tous ses esclaves, la terreur & la guillotine à l'ordre du jour, il effraya les Patriotes les plus hardis, enchaîna & séduisit les plus timorés.

Le Peuple sort enfin de son long assoupissement ; il va trouver les Magistrats en qui il avoit mis sa confiance, parce qu'il les avoit vu à sa tête au bombardement, il ne les trouve plus, ils étoient destitués.

Désespéré, il court à la Société Populaire où il avoit aussi laissé des amis, ils sont disparus, & à leur place il voit ses intérêts remis & confiés aux mains de quelques étrangers, qui n'avoient pour toute règle que leur caprice & leur ambition inconcevable.

Les Autorités constituées avilies, le mépris inséparable des Lois, & le Despotisme affreux qui s'étendoit sur Lille, devoient produire une commotion terrible; déjà la discorde s'apprêtoit à souffler ses poisons infernaux, & cette fameuse Cité de Lille, l'effroi des Tyrans, alloit devenir la proie d'un ramas d'étrangers qui n'avoient pour règle qu'une ambition démesurée. Mais le Génie tutélaire de la France régénérée, le Génie de la Liberté nous vint enfin éviter ces horreurs, il dessile les yeux des Patriotes égarés, rend hardis les plus timides, & ramène dans le sein de cette Société, naguères le séjour du Despotisme & de l'Orgueil insolent, la douce Liberté, la Fraternité & le droit imprescriptible, le droit sacré d'énoncer librement sa façon de penser. Je vais en profiter pour soumettre à la Société quelques Questions, qu'il est, je crois, utile de faire à *Lavalette*. Je commence, & je crois que toutes peuvent lui être adressées directement : car quoiqu'il prétende, dans sa défense, qu'il n'a jamais intrigué & jamais monté à cette Tribune, il n'en est pas

moins vrai que, lui seul, dirigeoit les opérations des Conspirateurs dont il étoit l'ame... Lillois, vous en avez les preuves !

Quand le Commandement important de la Place de Lille fut confié à tes soins, la Ville ne jouissoit-t-elle pas d'une grande sécurité ? l'a-t-elle conservée long-tems ?

Pourquoi l'ancienne Municipalité a-t-elle été suspendue ? quels étoient les crimes, ou au moins les faits à l'appui de sa suspension ?

Pourquoi, lorsque la nouvelle que tu croyois diriger aisément, fut installée, rendit-on les Magistrats qui ne vouloient pas obéir aveuglement, méprisables aux yeux du Peuple, en disant publiquement à cette Tribune que plusieurs s'enivroient du matin au soir.

Pourquoi renvoya-t-on *Drapier* & le Procureur de la Commune, de la Société ; quels étoient leurs crimes ?

Pourquoi refusa-t-on d'entendre leur justification, & les arracha-t-on ignominieusement de la Société ?

Pourquoi chassa-t-on, avec mauvais traitemens, du sein de la Société, un Membre qui prit chaudement e parti de *Drapier* ?

Pourquoi, lorsque pour éviter ces horreurs,

je demandai la formation d'un Comité de six personnes pour connoître cette affaire & en faire le rapport, pourquoi *Target*, alors Président, nomma-t-il cinq des Accusateurs de *Drapier* pour composer ce Comité qui devoit le juger ?

Pourquoi *Nivet*, ton Aide-de-camp, reprocha-t-il publiquement au Peuple les applaudissemens & les regrets qu'il donnoit à son Magistrat ? . . . Le Peuple n'étoit donc plus libre ?

Pourquoi as-tu fait promouvoir aux grades les plus importans de l'Armée, des hommes qui n'avoient jamais connu l'art militaire ? La duplicité du caractère, l'intrigue, la bassesse & sur-tout beaucoup d'ambition ; sont-ce là des titres pour mériter l'honneur de guider des Républicains au combat ? Non, mais ce sont des moyens sûrs & perfides de les conduire à la mort. Je vais citer mes exemples.

Nivet, ton Aide-de-camp, étoit, selon la voix publique, garçon orfèvre à Paris ; fait Capitaine au Bataillon des Lombards, delà ton Aide-de-camp, depuis Adjudant-général Chef de brigade.

Dufresse, Acteur du théâtre de Bruxelles, appellé par toi à figurer dans un poste si important, devenu Adjudant-général chef d'escadron, aujourd'hui Général de brigade,

Général en chef de l'Armée révolutionnaire du Département du Nord, & Président de la Société populaire.

Calandini, né Italien, Commis aux sels à Amiens, Aide-de-camp de *Lavalette*, Capitaine de première classe à Lille, Adjudant-général commandant en chef la ville de Péronne.

Il se présente deux réflexions à ce sujet.

Il y eut à cette époque une petite scission que pensa devenir funeste à la coalition des Conjurés. *Calandini* arriva de Paris avec le grade d'Adjudant-général chef de brigade. *Dufresse*, qui n'étoit que Chef d'escadron, crut avoir mérité même grade, ayant même audace; il montra de l'humeur, mais il fut bientôt appaisé; courier par courier, il reçut le droit de porter la double épaulette.

En voici une; la seconde en l'honneur de l'humanité de *Lavalette*.

La preuve la plus certaine de son despotisme; il la trouvera dans le cœur de l'Adjudant de place *Person;* ce vieux Militaire, blanchi sous le harnois depuis 54 ans, se trouve Lieutenant aujourd'hui sous ces nouveaux Capitaines.

Lavalette le traitoit avec la dernière ignominie; il étoit cependant bon Patriote, bon

époux & le bon père d'une famille nombreuse, à l'éducation de laquelle de modiques appointemens lui ôtent la faculté de pourvoir.

Dumas, que l'on dit avoir été Valet-de-chambre de la *Dubarri*, Trompette dans un régiment, Lieutenant-colonel du 13.me régiment de Chasseurs, Général de brigade, & aujourd'hui Général en chef d'une armée. (On le dit arrêté.)

Target enfin, & tant d'autres, passant du grade de Maréchal-des-logis de Gendarmerie à celui de Chef de brigade du 13.me régiment de Chasseurs.

Ami plus que personne de l'égalité, je la défendrai jusqu'à la mort; ainsi je ne blesse point mes principes en trouvant cet avancement extraordinaire. Mais je demande où tous ces hommes ont pris les talens que leur place exige, je me demande quels sont leurs services, leurs blessures, ou au moins leurs actes de patriotisme. Je frémis de voir dans un Etat libre un individu dispensant à son gré les emplois, les dignités, & renfermant en lui seul le pouvoir judiciaire, le pouvoir exécutif & le pouvoir administratif. On reconnoît là *Lavalette*.

Passons à d'autres Questions.

Lavalette, ne m'as-tu pas dit en allant

à Seclin, que tu avois tellement de pouvoir sur le Ministre, qu'il te donnoit toujours plus que tu ne demandois ; ne m'insinuas-tu pas adroitement que tu avois toutes les places à ta disposition, & ne m'as-tu pas donné pour exemple *Lorge* & *Dumas*. Tu n'avois demandé, selon toi, pour le premier, que le grade de Chef de brigade, & pour *Dumas*, que celui de Général de brigade.... Espérois-tu séduire le Frère de *Léonard Bourdon ?*

Pourquoi avant que des ordres exprès t'y autorisassent, as-tu formé à Lille une armée révolutionnaire ?

Pourquoi contre le vœu de la Loi n'as-tu pas laissé les Chefs à la nomination des Citoyens ?

Pourquoi tous ont-ils été nommés à la Société composée de ton Etat-major, qui ne demanda pas mieux que de faire passer sur sa tête de bonnes places ?

Pourquoi m'as-tu répondu sur mon observation, que tu sortois de la Loi, que j'étois un Modéré, & qu'on ne suivoit pas de Loi dans une révolution; ce principe n'est-il pas affreux à exposer en public ?

Pourquoi lorsque nous manquons de cavalerie aux avant-postes, les as-tu dégarnis en en tirant trente Hussards pour suivre

l'Armée révolutionnaire, étoient-ils plus utiles pour servir tes sinistres projets, que pour nous protéger contre le féroce Autrichien ?

Pourquoi, lorsque nos braves Hussards & Chasseurs sont dans la boue faute de bottes, as-tu disposé de toutes celles qui leur étoient destinées, en les donnant à l'Armée dite révolutionnaire, qui pouvoit fort bien faire son service avec des souliers ?

Pourquoi, as-tu sous prétexte d'incivisme, écarté de la Société nos meilleurs Citoyens de Lille, dont le crime unique étoit de ne pas aimer le joug, & de vouloir briser la verge de fer sous laquelle tu les tenois anéantis ?

Pourquoi te vantes-tu aux yeux du Peuple d'avoir livré *Miasinsky & Devaux?* Le District, que tu as si bien cherché à discréditer dans l'opinion publique, s'attribue cette gloire & prétend l'avoir livré lui seul, aidé des Patriotes. Il te dénonce à cet égard & signe la dénonciation.

Républicains, ceux qui ont comme moi assisté aux Séances de la Société de Lille, connoissent la vérité de ces faits ; ils sont à même de juger qu'aucun esprit de parti ne m'influence, & que je ne fais qu'un petit extrait de nos très-orageuses Séances ; mais j'ai gémi long-tems du Despotisme, je m'en

plaignis, j'épanchai mes douleurs dans le sein de quelques Amis; je sollicitai trois congés, je ne pus les obtenir; j'écrivis à Paris à mon Frère lettres sur lettres, elles furent interceptées ou perdues; je n'eus pas de réponse à une seule. Enfin, n'y pouvant plus résister, j'ai demandé à quitter Lille, puisque la liberté, l'égalité n'étoient plus à Lille, & que le Peuple y maudissoit ses Amis, tandis que trompé & séduit il accordoit confiance & amitié à ses plus cruels ennemis.

Je vais partir, Peuple Lillois, écoutes mon dernier conseil, ton Ami te parle.

La perfidie de tes féroces ennemis, leur abominable ambition ne t'ont point relevé de tes sermens, tu as juré souvent l'amour le plus inviolable à la République, la guerre la plus forte aux Modérés, aux Impartiaux, aux Fédéralistes, tiens ces sermens, ils sont sacrés. Veilles sur-tout constamment, car cette crise doit décider de ton sort; tes ennemis ne s'endorment pas; ils vont se mêler parmi toi; ils troubleront tes Séances, ils y apporteront le désordre. Prends-y garde, mets à l'ordre du jour le scrutin épuratoire le plus rigoureux; épures chaque candidat, fais-le passer au creuset de l'opinion; & crains que, sorti de tes fers, tu ne retombes dans d'autres aussi lourds & aussi artistement forgés. Veilles sur-tout beaucoup les étrangers; veilles sur tous tes Concitoyens;

écrases de la Massue populaire tous les Conspirateurs, tous les ambitieux de quelque classe qu'ils soient ; formes une haie de Patriotes autour de cette enceinte consacrée à ton bonheur ; & que la République soit toujours notre cri de Victoire & de Ralliement.

VIVE LA RÉPUBLIQUE, UNE ET INDIVISIBLE.

D. BOURDON.

La Société a arrêté l'impression de ce Discours, la mention civique, l'insertion au Procès-verbal, l'envoi à la Convention nationale, aux Autorités constituées, aux Sociétés populaires & aux Généraux, pour le faire mettre à l'ordre, & la lecture à chaque Décade, au Temple de la Raison.

Pour extrait conforme.

Signé, RIGOLOT, *Secrétaire.*

A LILLE,

De l'Imprimerie de C. L. BOUBERS, Place de la République.